

occupera dans sa patrie, réconciliée avec l'Eglise romaine, le siège de Lausanne et Genève ou bien le siège même de Genève."

Angleterre.—Ce pays continue à donner les plus grandes espérances à l'Eglise. Le protestantisme divisé et subdivisé n'est plus qu'un tronçon de croyance auquel la secte des ritualistes est venu donner un coup mortel.

Les conversions se multiplient, et ce sont toujours les plus éclairés d'entre les anglais qui reviennent de leurs erreurs.

On annonce la conversion de 23 ministres protestants de la secte dite des *ritualistes*.

Le célèbre bariton anglais, Standley, a fait son abjuration à Highatel, dans l'église des religieux Passionistes.

Quinze nouveaux convertis ont reçu le sacrement de Confirmation, dans la nouvelle église de Maidloton, près Londres.

HENRI.

COMBAT DE MONTE LIBRETTI.

Les zouaves partirent vers 11 heures, pleins d'ardeur et de joie. Ils arrivèrent en vue de Monte-Libretti vers 6 heures, sans avoir rencontré ni l'ennemi ni aucun des deux détachements pontificaux, avec lesquels ils devaient opérer leur jonction, mais, au détour d'une colline, ils se trouvèrent en présence d'un poste ennemi qui fit feu et se retira sur la ville. Guillemain n'hésita pas un instant. Il savait les ennemis dans la place, sans en connaître le nombre, et la prudence conseillait de n'attaquer une position aussi forte qu'après la concentration des trois détachements, conformément aux ordres du lieutenant-colonel; dût on, pour cela, remettre le combat au lendemain. Mais abandonner les populations aux exactions garibaldiennes et renoncer à la lutte si désirée contre un ennemi qu'on avait jusqu'alors vainement poursuivi, eussent été choses impossibles pour les zouaves, qui d'ailleurs avaient le plus profond mépris pour leurs adversaires. Le temps pressait, si l'on voulait attaquer, car, il restait à peine deux heures du jour, et lorsque Guillemain cria : En avant, à la baïonnette ! sa compagne lui répondit par des cris enthousiastes de "Vive Pie IX !"

Comme la plupart des villes et des bourgades de cette partie montagneuse de l'Italie, tout entrecoupée par les contreforts des Apennins, Monte Libretti est construit sur une haute colline isolée, aux pentes rapides, qui en rendent l'attaque aussi difficile que la défense aisée. Il est entouré de murs, dominé par un ancien château-fort et, à deux cents mètres de la porte vers laquelle montait le détachement, se trouve, au bas de la colline, un ravin large et profond traversé par un fond de pierres, dans la direction duquel s'étend une sorte de faubourg ouvert, que traverse une rue, bordée d'un côté par les murs du château, de l'autre par des maisons, au bout de laquelle s'ouvre la porte étroite de l'enceinte urbaine.

Les zouaves, mettant le sac à terre, s'élançèrent à la baïonnette, et poursuivirent l'avant-poste ennemi jusqu'au pied de la montagne, où s'élève une chapelle à la jonction de divers chemins. Là Guillemain divisa sa petite troupe (ils n'étaient que 90) en deux sections. L'une commandée par le sous-lieutenant de Quélen, prit la gauche et suivit la route, de façon à tourner le faubourg. L'autre, commandée par le lieutenant Guillemain lui-même, gravit directement les flancs presque à pic de la montagne, à travers les vignes et les vergers, dont elle chassa les gari-

baldiens, et arriva à l'entrée du faubourg, n'ayant encore qu'un petit nombre de blessés (1).

Là se présentaient des obstacles presque insurmontables, car il fallait franchir cette longue rue, sous une pluie de feu partant des fenêtres du château et de celles des maisons, avant d'arriver à la petite place située devant la porte même du bourg, et sur laquelle se trouvait une masse compacte de garibaldiens.

Plusieurs zouaves furent tués ou blessés dans ce trajet périlleux et, en débouchant sur la place, l'héroïque Guillemain tomba, l'épaule fracassée par une balle. On s'empressa de le transporter hors du champ de carnage, mais une seconde balle vint lui briser le crâne au moment où, de sa voix défaillante, il criait encore : "En avant ! Vive Pie IX, Pontife et Roi !" C'était un ouvrier de la première heure ; il était entré au service pontifical en 1860, et avait été blessé à Castelfidardo ; sa douceur, ses vertus, son courage l'avaient rendu l'idole de ses soldats, qui l'appelaient l'*Ange gardien*, et l'édification du régiment, où chacun le considérait comme un *saint*. Quelle mort admirable, et qui n'envierait une fin si glorieuse !

La mort de leur chef bien-aimé remplit l'âme des zouaves d'un ardent désir de vengeance, et, avec un indescriptible élan, ils retournèrent au combat sous les ordres du sergent-major Bach, bavarois, qui se couvrit de gloire dans cette sanglante journée.

La petite place devint le théâtre du combat le plus acharné, car les garibaldiens opposèrent une résistance d'une vigueur inaccoutumée. Le chef, le major Fazzari, montrait la plus brillante bravoure et semblait communiquer aux siens la flamme de son courage. Comme il était à cheval, il devint à l'instant le point de mire de tous les zouaves, son cheval tomba criblé de balles, et lui-même fut gravement blessé par le sergent la Bégassière. La mêlée s'engagea alors corps à corps avec une fureur inouïe, et l'on vit les zouaves accomplir des exploits individuels dignes des temps héroïques. Le feu avait à peu près cessé, et la lutte se poursuivait à l'arme blanche. La baïonnette, la crosse et le poignard jouaient leur rôle terrible, moins bruyant, mais bien plus meurtrier que la fusillade.

Un caporal anglais, Collendridge, acculé dans un coin par six garibaldiens, en tua deux, avant de succomber à son tour. Les flamands Reby, atteint déjà de trois blessures, et Mythenære combattaient côte à côte, s'encourageant dans leur langue maternelle à pénétrer au plus épais des rangs ennemis. Le vaillant napolitain Tortora et les français Nauguier, Cappe, de Lalande, tous trois couverts de blessures, rivalisaient de bravoure. Plus loin, le zouave hollandais Pierre Jong, jeune homme de taille gigantesque et héruléenne, se servait de son fusil comme d'une massue, et tombait criblé de blessures, au milieu des cadavres ennemis amoncelés à ses pieds.

Mais pourquoi citer des noms ?

Tous les zouaves qui prirent part à cette sanglante et glorieuse action firent des prodiges de valeur, et pour nommer les héros, il faudrait nommer tous les combattants. Les croisés n'avaient point une âme plus chrétienne, ni une bravoure plus chevaleresque, ni des sentiments plus nobles.

S'il est un nom qui brille entre tous d'un éclat plus grand, c'est celui de Bach, qui, sans avoir reçu une égratignure, paraissait s'être plongé dans un bain de sang, tant il était couvert de celui des ennemis tombés sous ses coups. C'est à lui que se rendit le brave Fazzari, avec cinq des siens, et Bach put à grande peine les préserver de la fureur de ses soldats.

Cette lutte corps à corps dura déjà depuis un quart d'heure, et les zouaves gagnaient pied à pied du terrain,

(1) Dont un, le napolitain Carlo, mourut quelques heures après.